

Jo Nesbø

Le sauveur

thriller



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Jo Nesbø

Le sauveur

Une enquête
de l'inspecteur Harry Hole

*Traduit du norvégien
par Alex Fouillet*

Gallimard

Titre original :

FRELSEREN

© *Jo Nesbø*, 2005.

Published by agreement with Salomonsson Agency.

© *Éditions Gallimard*, 2007, pour la traduction française.

Né en 1960, d'abord journaliste économique, musicien, auteur interprète et leader de l'un des groupes pop les plus célèbres de Norvège, Jo Nesbø a été propulsé sur la scène littéraire en 1997 avec la sortie de *L'homme chauve-souris*, récompensé en 1998 par le Glass Key Prize attribué au meilleur roman policier nordique de l'année. Il a depuis confirmé son talent en poursuivant les enquêtes de Harry Hole, personnage sensible, parfois cynique, profondément blessé, toujours entier et incapable de plier. On lui doit notamment *Rouge-Gorge*, *Rue Sans-Souci* ou *Les cafards* initialement publiés par Gaïa Éditions, mais aussi *Le sauveur*, *Le bonhomme de neige* et *Chasseurs de têtes* disponibles au catalogue de la Série Noire.

*« Qui est celui-ci qui vient d'Édom, / De
Bosra, en vêtements rouges, / En habits éclatants, / Et se redressant avec fierté dans la
plénitude de sa force ?*

*— C'est moi qui ai promis le salut, qui ai le
pouvoir de délivrer. »*

Ésaïe, 63

PREMIÈRE PARTIE

AVENT

CHAPITRE 1

Août 1991

Les étoiles

Elle avait quatorze ans, et elle était sûre qu'en fermant très fort les yeux et en se concentrant elle verrait les étoiles à travers le toit.

Des femmes respiraient autour d'elles. Des respirations lourdes et régulières de dormeuses. Seule une ronflait : c'était tante Sara, qu'elles avaient placée sur un matelas sous la fenêtre ouverte.

Elle ferma les yeux et essaya de respirer comme les autres. C'était difficile de dormir, d'autant que brusquement tout était complètement nouveau et différent alentour. Les bruits de la nuit et de la forêt qui lui parvenaient par la fenêtre, ici à Østgård, étaient autres. Les gens qu'elle avait si bien appris à connaître au cours des réunions au Temple et durant les camps d'été n'étaient pas non plus les mêmes. Même elle n'était plus celle qu'elle avait été. Le visage et le corps qu'elle avait vus dans le miroir au-dessus du lavabo étaient nouveaux, cet été-là. Ainsi que ses sentiments, ces étranges courants chauds et froids qui la traversaient quand les garçons la regardaient. Ou plus exactement quand l'un d'entre eux la regardait.

Robert. Lui aussi était devenu quelqu'un d'autre, cette année.

Elle rouvrit les yeux dans le noir. Elle savait que Dieu avait le pouvoir d'accomplir de grandes choses, dont celui de la laisser voir les étoiles à travers le toit. Si seulement Il le voulait bien.

La journée avait été longue et riche en événements. Le vent chaud d'été faisait bruire les épis dans les champs, et les feuilles dansaient avec fougue, laissant ruisseler sans fin la lumière sur les estivants assis dans l'herbe du pré. Ils écoutaient l'un des cadets de l'école d'officiers de l'Armée du Salut parler de ses activités de prédicateur dans les Féroé. Il était sympathique, et parlait avec beaucoup d'ardeur et d'enthousiasme. Mais elle avait été plus occupée à chasser un bourdon qui tournait autour de sa tête, et lorsque celui-ci avait subitement disparu, la chaleur l'avait rendue somnolente. Quand le cadet avait conclu, tous les regards s'étaient tournés vers le commandeur, David Eckhoff, qui avait posé sur eux ses yeux jeunes et rieurs, bien qu'il eût plus de cinquante ans. Il avait effectué le salut de leur armée, la main droite levée sur l'épaule, l'index dirigé vers le royaume céleste, et clamé un tonitruant « Alléluia ! ». Il avait alors prié afin que le travail du cadet au sein des miséreux et des exclus soit béni, avant de leur rappeler ce qui figurait dans l'évangile selon saint Matthieu : que Jésus Sauveur pouvait passer parmi eux comme un étranger dans la rue, peut-être un récidiviste, sans nourriture, sans vêtements. Et qu'au jour du Jugement dernier, les justes, ceux qui auraient aidé les plus faibles, recevraient la vie éternelle. Cela avait dû être un assez long discours, mais il y avait eu un chuchotement qui lui avait fait

dire en riant que oui, c'était le quart d'heure des jeunes qui était au programme, et qu'aujourd'hui c'était le tour de Rikard Nilsen.

Elle avait remarqué que Rikard forçait sa voix au moment où il avait remercié le commandeur. Comme à son habitude, Rikard avait préparé par écrit ce qu'il allait dire, avant de l'apprendre par cœur. Il récitait maintenant son texte sur le combat auquel il voulait consacrer sa vie, le combat de Jésus pour le royaume de Dieu. Avec nervosité et pourtant de façon monotone, soporifique. Son regard de biais et introverti s'arrêtait souvent sur elle. Elle battit des paupières en observant sa lèvre supérieure en nage se mouvoir pour former les phrases bien connues, convenues, ennuyeuses. Elle n'avait donc pas réagi quand la main avait touché son dos. Pas avant qu'elle se soit mue en pointe de doigts descendant le long de sa colonne vertébrale, puis plus bas, la faisant frissonner sous sa fine robe d'été.

Elle se retourna et regarda dans les yeux bruns et rieurs de Robert. Et elle aurait aimé être aussi sombre de peau que lui, pour qu'il ne la voie pas rougir.

« Chut », avait soufflé Jon.

Robert et Jon étaient frères. Bien que Jon fût l'aîné d'un an, nombreux étaient ceux qui les prenaient pour des jumeaux lorsqu'ils étaient plus jeunes. Mais Robert avait à présent dix-sept ans, et même si leurs visages étaient toujours ceux de deux frères, la différence s'était faite plus nette. Robert était gai, insouciant, il aimait plaisanter et jouait bien de la guitare, mais il était moins assidu concernant l'office au Temple, et ses plaisanteries pouvaient parfois aller un peu loin, surtout s'il remarquait qu'il en faisait rire

d'autres. À ce moment-là, c'était souvent Jon qui intervenait. Jon était un garçon intègre et consciencieux dont la plupart pensaient qu'il ferait l'école d'officiers et — sans que cela soit ouvertement dit — qu'il se trouverait une fille dans l'Armée. Ce dernier point ne semblait pas si évident en ce qui concernait Robert. Jon mesurait deux centimètres de plus que Robert, mais de façon assez surprenante, c'était ce dernier qui paraissait le plus grand. Cela venait de ce que Jon, dès ses douze ans, avait commencé à se voûter, comme s'il portait tout le poids du monde sur ses épaules. L'un comme l'autre étaient bruns et avaient de beaux traits réguliers, mais Robert avait un avantage sur Jon. Quelque chose derrière les yeux, de noir et de joueur, qui la fascinait et l'effrayait en même temps.

Tandis que Rikard parlait, elle avait parcouru des yeux cette assistance de visages connus. Un jour, elle se marierait avec un garçon de l'Armée du Salut, ils seraient peut-être affectés dans une autre ville, dans une autre région. Mais ils ne reviendraient jamais ici, à Østgård, que l'Armée venait d'acheter et qui était dorénavant leur lieu de villégiature estivale à tous.

À l'écart de l'assistance, un garçon blond était assis sur les marches de la maison, caressant un chat qui s'était couché sur ses genoux. Elle vit à son expression qu'il venait tout juste de la regarder, mais qu'il avait eu le temps de détourner les yeux avant qu'elle ne croise son regard. Il était le seul ici qu'elle ne connaissait pas, mais elle savait qu'il s'appelait Mads Gilstrup, qu'il était le petit-fils des anciens propriétaires d'Østgård, qu'il avait quelques années de plus qu'elle et que la famille Gilstrup était riche. Il était en fait

assez beau, mais il avait un côté solitaire. Et que faisait-il ici, du reste ? Il était arrivé la veille au soir, et avait traîné alentour, une ride teigneuse en travers du front, sans parler à personne. Mais elle avait senti son regard sur elle à plusieurs reprises. Tout le monde la regardait, cette année. Ça aussi, c'était nouveau.

Elle fut tirée de ses pensées quand Robert lui prit la main, glissa quelque chose dedans en disant : « Viens dans la grange quand le général en herbe aura fini. Je veux te montrer un truc. »

Puis il se leva et s'en alla. Elle regarda dans sa main et faillit pousser un cri. L'autre devant la bouche, elle laissa tomber ce qu'elle tenait dans l'herbe. C'était un bourdon. Il bougeait toujours, mais n'avait plus ni pattes ni ailes.

Rikard eut enfin terminé, et elle resta assise à regarder ses parents ainsi que ceux de Robert et Jon faire de la place pour installer les tables pour le café. Les deux familles étaient ce que l'on qualifie dans l'Armée d'influents dans leurs paroisses respectives d'Oslo, et elle savait qu'on la tenait à l'œil.

Elle mit alors le cap vers les cabinets extérieurs. Ce ne fut que lorsqu'elle eut passé le coin et qu'elle fut hors de vue qu'elle fonça dans la grange.

« Tu sais ce que c'est que ça ? » lui demanda Robert l'œil rieur, d'une voix qu'il n'avait pas l'été précédent.

Allongé sur le dos, il taillait un bout de racine à l'aide du couteau pliant qu'il portait en permanence à la ceinture.

Il leva alors la racine devant lui et elle vit ce que c'était. Elle l'avait vu sur des dessins. Elle espéra qu'il faisait suffisamment sombre là où ils étaient pour qu'il ne la voie pas rougir de nouveau.

« Non », mentit-elle en s'asseyant à côté de lui dans le foin.

Il posa sur elle ce regard taquin, comme s'il savait à son sujet quelque chose qu'elle-même ne savait pas. Elle le regarda à son tour et se renversa sur les coudes.

« Quelque chose qui va ici », expliqua-t-il, et en glissant soudain la main sous sa robe. Elle sentit la dure racine contre l'intérieur de sa cuisse et, avant qu'elle ait eu le temps de resserrer les jambes, l'objet buta contre sa culotte. Le souffle du jeune homme était chaud contre sa gorge.

« Non, Robert, chuchota-t-elle.

— Mais je l'ai fait spécialement pour toi, feula-t-il en retour.

— Arrête, je ne veux pas.

— Tu me dis non ? À moi ? »

Elle perdit le souffle, ne réussissant ni à répondre ni à crier, et ils entendirent brusquement la voix de Jon à la porte de la grange : « Robert ! Non, Robert ! »

Elle sentit qu'il lâchait, qu'il abandonnait, et la racine demeura entre ses cuisses serrées lorsqu'il retira sa main.

« Viens ici ! » ordonna Jon sur le ton qu'il aurait employé avec un chien désobéissant.

Robert s'était relevé avec un petit rire, lui avait fait un clin d'œil avant de sortir en courant sous le soleil rejoindre son frère.

Elle s'était assise pour ôter le foin de sa robe, se sentant à la fois soulagée et honteuse. Soulagée parce que Jon avait interrompu ce jeu sauvage. Honteuse parce qu'il avait semblé croire que c'était plus qu'un jeu.

Plus tard, pendant la prière précédant le repas, elle avait levé les yeux et croisé le regard brun de Robert,

et elle avait vu ses lèvres former un mot qu'elle n'avait pas compris, mais elle avait pouffé de rire. Il était fou ! Et elle était... oui, qu'est-ce qu'elle était ? Folle, elle aussi. Folle. Et amoureuse ? Oui, amoureuse, exactement. Et pas comme elle l'avait été à douze ou treize ans. Elle en avait quatorze, et c'était plus grand. Plus important. Et plus captivant.

Elle sentit bouillonner le rire en elle tandis qu'elle essayait de faire des trous dans le toit par la force de son regard.

Tante Sara grogna et cessa de ronfler sous la fenêtre. Elle entendit un ululement. Un hibou ?

Il fallait qu'elle aille faire pipi.

Elle n'en avait pas vraiment la force, mais elle le devait. Passer dans l'herbe moite de rosée devant la grange, sombre et toute différente en pleine nuit. Elle ferma les yeux, mais en pure perte. Elle s'extirpa de son sac de couchage, glissa les pieds dans ses sandales et se faufila jusqu'à la porte.

Quelques étoiles étaient apparues dans le ciel, mais elles disparaîtraient de nouveau lorsque le jour pointerait à l'est, d'ici une heure. Un air frais lui caressait la peau tandis qu'elle trottinait en écoutant des bruits nocturnes dont elle ignorait la nature. Des insectes qui se tenaient tranquilles dans la journée. Des animaux qui chassaient. Rikard avait dit avoir vu des renards un peu plus loin, dans le petit bois. Ou bien c'étaient les mêmes animaux que pendant la journée, ils faisaient simplement d'autres bruits. Ils se transformaient. Changeaient d'apparence¹, en quelque sorte.

1. La notion d'apparence (*ham* en norvégien, *hamr* en vieil islandais) à laquelle fait référence l'auteur ici est une notion magique très

Les cabinets extérieurs étaient un peu isolés, sur une petite butte derrière la grange. Elle les voyait grossir en approchant. Le drôle de bâtiment de guingois était fait de planches non peintes que le temps avait tordues, craquelées et rendues grises. Pas de fenêtre, seulement un cœur dans la porte. Mais le pire concernant ces toilettes, c'est qu'il était impossible de savoir si elles étaient occupées ou non.

Et elle avait la nette sensation qu'elles l'étaient.

Elle toussa, de telle sorte que celui ou celle qui était éventuellement à l'intérieur puisse signaler sa présence.

Une pie s'envola d'une branche à la lisière du bois. Hormis cela, tout était calme.

Elle monta les marches de pierre. Saisit le cube de bois qui faisait office de poignée. Le tira vers elle. Le réduit noir béait vers elle.

Elle souffla. Il y avait une lampe de poche à côté de la lunette, mais elle n'eut pas besoin de l'allumer. Elle souleva le couvercle avant de fermer la porte et de rabattre le crochet. Elle remonta alors sa chemise de nuit, baissa sa culotte et s'assit. Dans le silence qui suivit, il lui sembla entendre quelque chose. Ce n'était pas un animal, une pie ou un insecte qui avait changé d'apparence. Ça se déplaçait rapidement dans les hautes herbes, à l'extérieur des cabinets. Le son du ruissellement couvrit alors les autres bruits. Mais son cœur s'était déjà mis à tambouriner.

Quand elle eut terminé, elle remit prestement sa

ancienne. Sur ce sujet, voir R. Boyer, *Le monde du double. La magie chez les anciens Scandinaves*, L'Île Verte / Berg International, 1986. (Toutes les notes sont du traducteur.)

culotte et s'immobilisa un instant dans l'obscurité, l'oreille tendue. Mais tout ce qu'elle entendait à présent, c'était un vague murmure dans les feuilles, et son propre sang qui battait dans ses oreilles. Elle attendit que son pouls se fût calmé avant de relever le crochet et d'ouvrir la porte. La silhouette sombre emplissait pratiquement toute l'ouverture. Il avait dû attendre, immobile sur les marches. L'instant suivant, elle était étendue sur le siège des toilettes, il était penché sur elle. Il tira la porte derrière lui.

« Toi ? murmura-t-elle.

— Moi », confirma-t-il d'une voix étrangère, tremblante et grumeleuse.

Puis il fut sur elle. Ses yeux scintillaient dans le noir pendant qu'il lui mordait la lèvre inférieure jusqu'au sang, et que l'une de ses mains s'infiltrait sous la chemise de nuit pour lui arracher sa culotte. Elle était comme paralysée sous la lame du couteau qui brûlait contre la peau de sa gorge tandis qu'il lui donnait des coups de reins avant même d'avoir retiré son pantalon, comme un clébard en rut.

« Tu dis un seul mot, et je te taille en pièces », chuchota-t-il.

Et elle ne dit jamais un seul mot. Car elle avait quatorze ans, et elle était sûre que si elle fermait les yeux très fort et se concentrait, elle verrait les étoiles à travers le toit. Dieu avait le pouvoir d'accomplir ce genre de choses. Si seulement Il le voulait bien.

CHAPITRE 2

Dimanche 14 décembre 2003 *Visite à la maison*

Il étudia ses propres traits dans le reflet que lui renvoyait la fenêtre de la rame. Essayant de voir ce que c'était, où était le secret. Mais il ne vit rien de spécial au-dessus de ce foulard rouge, simplement un visage inexpressif, flanqué d'yeux et de cheveux qui, contre les parois du tunnel entre Courcelles et Ternes, étaient aussi noirs que la nuit éternelle du métro. Il avait un numéro du *Monde* sur les genoux, dans lequel on annonçait de la neige, mais au-dessus de lui les rues de Paris étaient encore froides et nues sous une couche nuageuse basse et impénétrable. Ses narines se dilatèrent et il inhala l'odeur faible mais bien distincte de ciment humide, de transpiration, de métal chauffé à blanc, d'eau de Cologne, de tabac, de laine humide et d'acide cholique, une odeur que ni l'eau ni l'air ne parvenaient à chasser des sièges des voitures.

La dépression provoquée par une rame arrivant en sens inverse fit vibrer la vitre, et l'obscurité fut momentanément repoussée par de pâles carrés de lumière qui passèrent en tremblotant. Il remonta sa manche de manteau et regarda sa montre, une Seiko SQ50 qu'il avait reçue en paiement par tranches de

DU MÊME AUTEUR

Chez Gaïa Éditions

RUE SANS-SOUCI, 2005, Folio Policier, n° 480.

ROUGE-GORGE, 2004, Folio Policier, n° 450.

LES CAFARDS, 2003, Folio Policier, n° 418.

L'HOMME CHAUVE-SOURIS, 2003, Folio Policier, n° 366.

Aux Éditions Gallimard

Dans la Série Noire

CHASSEURS DE TÊTES, 2009.

LE BONHOMME DE NEIGE, 2008.

LE SAUVEUR, 2007, Folio Policier, n° 552.

L'ÉTOILE DU DIABLE, 2006, Folio Policier, n° 527.



Le sauveur

Jo Nesbø

Cette édition électronique du livre

Le sauveur de Jo Nesbø

a été réalisée le 06 octobre 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070389728 - Numéro d'édition : 183276).

Code Sodis : N50115 - ISBN : 9782072451300

Numéro d'édition : 232947.